

A photograph of a forest floor covered in fallen autumn leaves. Two large, moss-covered tree trunks stand prominently in the center. The background shows more trees with yellowing foliage.

Maryse Sirven-Brun

Les yeux de Louis



Maryse Sirven-Brun

Les yeux de Louis

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4708-1

Dépôt légal : février 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

SOMMAIRE

LES YEUX DE LOUIS.....	7
DOUBLE JE.....	31
CIRCUIT FERME.....	51
HILDEGARDE	67
LA DEPOSITION	97

A mon père...
Pour ceux qui t'aiment ici, tu restes encore...

LES YEUX DE LOUIS

Tout a commencé ce matin. Un matin comme les autres. Enfin c'est ce que je croyais. Il est sept heures et comme tous les matins à sept heures j'ai beaucoup de mal à me réveiller. A faire surface. A émerger. C'est ça, à émerger. J'arrive rarement à trouver le mot juste mais là je crois que c'est fait. Tous les matins j'émerge. Je sors avec difficulté du monde du sommeil où j'étais plongé profondément pour apparaître à la surface, en plein jour, en pleine lumière. Car ma mère ne prend pas des gants pour me réveiller. Elle allume tout simplement. Ma petite sœur Zaza, elle, est en pleine forme. Elle pète le feu comme dit si bien mon père. Elle va me faire péter un plomb, c'est sûr ! Elle tourne autour de la table en criant « j'ai faim moi, j'ai beaucoup faim. Beaucoup faim, beaucoup faim ! Plus faim qu'hier et moins faim que demain ! » Je ne sais pas comment elle fait. En ce qui me concerne, je n'ai jamais faim en me levant. Mon émergence brutale doit certainement me couper l'appétit. En me levant j'aurais plutôt tendance à me recoucher tout de suite ! Mais si on en croit ma mère, il ne faut surtout pas partir l'estomac vide. Ce serait inconcevable ! Alors je reste une éternité devant

mon bol de chocolat, je bâille à m'en décrocher la mâchoire, je crois même que je m'endormirais si ma sœur ne faisait pas tant de raffut. Elle fait du bruit tout le temps ma sœur. Elle passe ses journées à hurler, chanter, gesticuler, bouger dans tous les sens ! Et souvent, pour faire bonne mesure, elle trépigne, pour rien, comme ça, elle saute sur place, moi je crois que c'est pas normal mais je n'ose rien dire. Mes parents ont fini par s'y habituer. Pas moi ! Je suis d'un naturel calme et paisible et les manifestations bruyantes de ma sœur me tapent sur les nerfs. Mais je ne fais rien paraître car elle serait trop contente et elle redoublerait d'effort ! Elle est comme ça ma sœur. On dirait qu'elle est née uniquement pour me casser les pieds. Je me suis assis, ou plutôt affalé, devant la table ronde de la cuisine où m'attendait mon bol fumant au moment où mon père déclarait à ma mère « pas possible, il est éternel ce chien ! – De quel chien tu parles ? ». Et ma sœur qui saute en s'époumonant « moi je veux un chien, moi je veux un chien ! Un petit chien rien que pour moi ! Louis il aura pas le droit de le toucher ! Je l'appellerai Chien ! Je lui dirai Chien, ici ! Et Chien viendra ! Maman, j'ai faim, beaucoup faim, beaucoup faim ! ». Et tout ça en sautant, gesticulant, trépignant. Je plonge mon nez dans mon bol mais décidément je ne peux rien avaler ! « Du chien du manoir. – Le grand chien noir ? Celui qui a l'air méchant ? ». Et voilà ma sœur qui se met à grogner en montrant les dents ! « Moi je veux un chien méchant, moi je veux un chien méchant ! Chien, il sera méchant, il fera peur à tout le monde, même à Louis ! ». Je replonge mon nez dans mon bol. Je n'en peux plus et la journée ne fait que commencer ! Le chocolat sent bon alors je me décide

à en boire une gorgée. Et je me brûle ! Pas de pot !
« Oui. Ça fait des lustres que je le croise dans la rue. Il ne change pas. Il ne vieillit pas ». Ma mère regarde par la fenêtre. J'en profiterais bien pour verser le contenu de mon bol dans l'évier mais je suis sûr que ma sœur se mettrait à hurler « Louis il a jeté son chocolat ! Louis il a jeté son chocolat ! ». Alors je m'abstiens. Je bois une autre gorgée. « C'est vrai qu'il est en pleine forme ce chien déclare ma mère. Et il est beau malgré son air méchant ». Ma mère adore les animaux et elle les trouve tous beaux. Une fois au zoo elle s'est extasiée devant un singe au derrière pelé et tout rouge. Je n'avais jamais rien vu d'aussi laid. Surtout ce derrière. Le reste encore... Mais ma mère le trouvait a-do-ra-ble ! Ma sœur ricanait bêtement devant ce spectacle, moi je l'ai examiné pendant au moins cinq minutes montre en main et, vraiment, je n'ai rien trouvé d'a-do-ra-ble dans cet animal. J'ai demandé à ma mère ce qu'elle trouvait d'a-do-ra-ble dans ce singe mais il a dû en avoir assez de nos trois têtes car il est venu contre les barreaux de la cage pour tout remuer, il paraissait furieux, ma sœur est partie en courant, j'ai reculé prudemment et ma mère a affirmé haut et fort que ce genre d'animaux ne devraient jamais vivre en captivité, que c'était... inhumain, que cette colère en était la preuve ! Mais revenons à ce matin-là qui a débuté comme tous les matins, c'est-à-dire dans la joie et la bonne humeur. Ma sœur se met alors à chanter « il est beau le lavabo, il est laid le bidet ! ». Pourquoi elle dit ça ? Ah oui ! Ma mère vient de déclarer que ce chien est beau malgré son air méchant. J'ai du mal à suivre. « Louis il veut pas boire son chocolat ! Louis il va s'endormir dans son bol. Louis il va se noyer dans son chocolat –

Tu m'oublies un peu oui ? ». Il y a de l'ambiance chez moi en début de journée. Mon père, complètement indifférent, poursuit son idée et déclare « par contre il a changé plusieurs fois de maîtres. Deux ou trois fois je crois. Et il enterrera certainement le dernier – C'est vrai qu'il n'a pas l'air très en forme le vieux monsieur affirme ma mère tristement. C'est dur de vieillir. ». Ma mère plaint tout le monde. Les êtres humains, les animaux, même les plantes. Elle affirme « c'est triste une plante qui meurt ». Elle arrose les plantes des voisins qui ont tendance à oublier. Ce qui arrange à la fois les voisins et les plantes. On dirait qu'elle porte tous les malheurs du monde sur ses frêles épaules. Elle est revenue vers la table de la cuisine et a déclaré surprise et mécontente « tu n'as pas encore fini de déjeuner ? Allez ouste, dépêche-toi ! ». Elle plaint tout le monde ma mère sauf son fils ! Je me force. Je me force tous les matins. Je me promets que quand j'arriverai enfin à l'âge de l'indépendance, je sauterai tous les petits-déjeuners. Mon père enfille sa veste, fait une bise sur la joue droite de sa petite famille, nous dit « à ce soir » et le voilà parti au boulot. Il ne prend même pas la peine de déjeuner. Lui. Juste une tasse de café. Et personne ne lui fait de réflexion. A lui. J'ai entendu comme tous les matins la porte du garage s'ouvrir en grinçant, « il faudra que tu te décides à faire quelque chose, elle réveille tout le quartier cette porte, tout le monde ne se lève pas aux aurores, il y a des retraités qui voudraient bien faire la grasse matinée ! »... Et moi donc ! La voiture démarre, « ne fais pas vrombir ton moteur inutilement, on n'est pas aux 24 heures du Mans » et le voilà parti ! Ma mère a conseillé à Zaza « va te laver les dents et la bouche, tu as du chocolat

partout ». Zaza s'est mise à chanter à tue-tête « j'ai tout mangé le chocolat, j'ai tout mangé le chocolat ! Louis il a rien mangé du tout. Louis il a rien mangé du tout ! » Moi j'ai pris précipitamment mon cartable préparé de la veille, j'ai crié « au revoir maman, au revoir Zaza » et je me suis empressé de sortir. Bref un matin comme les autres ! Et je n'ai plus pensé au chien du vieux monsieur du manoir. Jusqu'au soir....

*

* *

Nous sortons tous les trois du collège. C'est l'automne. Une belle saison. En attendant de nous faire ramasser par le car de ramassage, nous avons l'habitude d'aller nous asseoir sur un banc dans le parc. Toujours le même banc. Toujours le même parc. J'ai choisi ce banc et mes copains n'ont fait aucune objection. J'adore humer le vent, l'écouter quand il circule à travers les arbres. J'adore ce parc en automne. Ses feuilles mortes. Ses belles couleurs. En cette saison le parc devient presque sauvage. Mais je trouve que ce n'est pas triste. Au contraire. Mes copains se moquent gentiment de moi. Ils prétendent que j'aurais fait un bon romantique. Un jour Denis s'est levé, la main sur le cœur et s'est exclamé en montrant ce banc « c'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre... heu... gnagnagna... mélancolique et tendre. ». Il connaissait le début et la fin mais le milieu était tombé dans l'oubli. Nous sommes dans la même classe. En quatrième. On se suit depuis la sixième. On nous appelle les triplés car nous sommes inséparables. Si vous en croisez un, les deux autres sont derrière. Ou devant. Ou à côté.

On ne se quitte pas d'une semelle. C'est vrai qu'on s'entend bien ! Et pourtant nous sommes très différents. Enzo est le plus grand des trois. En taille. Il nous dépasse d'une bonne tête. Et il a également une bonne tête. Ses cheveux sont blonds et bouclés. Ses yeux sont bleus. Les filles se retournent sur son passage. Elles se font du coude et ricanent bêtement. Certaines rougissent, on se demande bien pourquoi. Il nous dépasse aussi pour les résultats scolaires. Toujours le premier. En tout ! Sans se fouler ! Quel pot il a. C'est un don, pas possible ! De plus il est fils unique, pas de Zaza pour lui rendre la vie infernale. Quel pot il a ! Moi, Louis, je me situe au milieu en taille et en résultats scolaires. Toujours dans la moyenne, en tout ! Cheveux châains, courts, raides. Les filles ne se retournent pas sur mon passage. Je ne les fais pas rougir. Je me fonds dans la masse. Seul signe particulier, mes yeux. Tout le monde dit que j'ai des yeux étranges. Très clairs. Avec des reflets presque métalliques. Je ne suis pas mécontent de mes yeux. Ils me sortent de la masse. Zaza a exactement les mêmes. Quand je plonge mes yeux dans les siens, j'ai l'impression qu'ils s'envoient mutuellement des éclairs. Surtout qu'entre nous deux l'atmosphère est souvent orageuse. Personne dans la famille ne sait d'où viennent ces yeux si particuliers. Maman est enceinte, on ne sait pas encore si c'est un garçon ou une fille, c'est trop tôt paraît-il, mais nous attendons avec impatience et curiosité le moment où le bébé ouvrira les yeux. Enfin Denis est le plus petit, en taille. Cheveux très noirs, « aile de corbeau » comme il dit. Il est mince, « fluet » comme il dit, toujours en mouvement, « une vraie pile électrique », comme il dit ! Constamment branchée sur cent mille volts.

On dirait un lutin. Un « troll » comme il dit. Et toujours le dernier. En tout. Résultats scolaires catastrophiques ! Mais toujours le premier pour faire des pitreries, pour faire rigoler les copains. On l'adore pour sa gentillesse, son humour, son éternelle bonne humeur. De plus il a le physique de l'emploi. Une bonne bouille rose comme celle d'un bébé, « un bébé Cadum » comme il dit, des cheveux coupés à la Playmobil, une bouche constamment souriante malgré les grosses difficultés engendrées par les résultats scolaires, un corps trop maigre malgré sa gourmandise. Il a un grand frère qui ne lui pose aucun problème car il s'occupe uniquement des siens ! Quel pot ! Et il ne s'en rend pas compte ! Voilà pour les présentations. Nos parents sont voisins ce qui nous arrange. Ils se rencontrent souvent à l'occasion de soirées interminables où la conversation tourne autour de la politique, de la conjoncture actuelle, du pouvoir d'achat et du rôle primordial des syndicats dans notre société moderne. A l'occasion également de barbecues qui enfument tout le quartier et qui laissent dans l'air des odeurs de saucisses et de côtelettes qui attirent tous les chats sauvages que ma mère nourrit, les pauvres bêtes, et qui persistent pendant plusieurs jours. Mais nous ne nous en plaignons pas car cela nous permet de nous voir en dehors de l'école.

*

*

*

Ce soir-là, donc, nous venons de descendre du bus scolaire. C'est le bus de ramassage. Il porte bien son nom car il ramasse quotidiennement, fidèlement, sauf quand les chauffeurs font grève, le matin et le soir, les

écoliers, les collégiens et les lycéens du quartier. Quand les chauffeurs sont en grève il faut que les parents s'arrangent pour faire eux-mêmes le ramassage. Nous sommes quand même un peu fatigués car, quoi qu'en pensent les parents, une journée de collégien est une journée bien remplie ! Nous nous dirigeons vers nos maisons respectives. Nous discutons du contrôle d'anglais. Je pense avoir... la moyenne, naturellement ! Denis se plaint, « la prof doit faire exprès de poser les questions auxquelles je ne peux pas répondre ». Il l'appelle miss Take, dans son dos, naturellement. Ce qui fait rigoler toute la classe, dans son dos naturellement car notre mistake n'est pas du genre commode ! Elle n'a pas le même sens de l'humour que notre copain. Quand elle fronce les sourcils pour montrer qu'elle est sévère, de temps en temps c'est utile pour ramener au calme notre classe souvent bruyante, tout se met à froncer autour de ses yeux, même son nez, même sa bouche, ce qui lui donne un air de vieux crapaud en colère. Nous essayons souvent de faire comme elle, on s'exerce devant la glace mais on n'arrive pas à atteindre son niveau. Enzo est sûr de lui et de ses réponses mais il ne frime pas pour autant. En chemin nous passons devant le manoir. On ne peut pas faire autrement. Ce manoir a quelque chose de sinistre. Certains l'appellent pompeusement le château car il est flanqué d'une tour sur le côté gauche. Cette tour lui donne peut-être un air de château mais moi je trouve qu'elle accentue son air lugubre. Savoir à quoi ressemble l'intérieur de cette tour ? Il y a certainement des oubliettes avec des squelettes, oubliés là justement depuis des siècles. Et comme j'ai une imagination débordante, je peux « voir » ces

squelettes, appuyés nonchalamment contre un mur de ce que l'on pourrait appeler une cellule, avec des vêtements en lambeaux, des chaînes rouillées et des rats qui passent et repassent autour à la recherche de quelque chose à grignoter. Si je pouvais passer ailleurs pour rentrer chez moi je le ferais volontiers quitte à faire un long détour ! Et pourtant je n'aime pas trop marcher. Du lierre recouvre tous les murs. C'est beau le lierre mais ailleurs que sur ces murs-là où il semble cacher des secrets peu sympathiques. Enfin c'est l'impression que j'ai et mes copains n'ont pas l'air de la partager. Pour eux c'est une grande maison ancienne, un peu triste et c'est tout ! Un jardin tout en longueur sépare le manoir de la route, un jardin superbement entretenu. Et pourtant on ne voit jamais de jardinier. C'est un jardin autonettoyant, comme dit Denis. Il paraît que c'est un jardin « à la française ». Il existe certainement des jardins « à l'anglaise ». Notre mistake pourrait me renseigner mais elle est si peu aimable que je ne suis pas tenté de l'interroger là-dessus. Personne n'a envie de l'interroger. Personnellement je trouve que ce jardin « à la française » est trop bien entretenu. J'aime quand la nature est... naturelle. Là, rien ne dépasse, pas un brin d'herbe, pas une feuille, tout nickel ! Même pas une crotte de chien. Et pourtant il est gros le chien du manoir et ses crottes devraient se voir de loin. Il y en a partout en ville, devant le collège. Certains élèves font exprès de marcher en plein dedans pour avoir le plaisir de s'essuyer les pieds bien comme il faut sur le paillason du gardien qui devra le nettoyer. Il faut dire que ce gardien est un bonhomme pas du tout sympa, qui surveille de près toutes les allées et venues derrière la vitre de sa loge,

toujours prêt à « intervenir » quand il y a des retardataires qui aimeraient bien passer inaperçus. Il est vêtu d'une blouse grise froissée avec une poche sur le côté gauche dans laquelle se trouve un carnet gris lui aussi et dans les spirales est coincé un stylo prêt à fonctionner pour bien noter ce qui ne va pas ! C'est « l'indic » du Principal. Et pourtant c'est pas son boulot ! Il pourrait se montrer sympathique de temps en temps et détourner les yeux quand un élève se précipite, essoufflé, pour regagner sa classe avec quelques minutes de retard. Mais non, il hurle « halte là ! Ton nom ! Ton prénom ! Ta classe ! Ton professeur principal ! ». Le mois dernier, Denis qui avait raté le ramassage scolaire, lui a donné aussi les trois prénoms de sa mamé, la date et le lieu de naissance de son papé, la date de son décès, la cause de ce décès (un cancer de la prostate), ce qui a eu pour conséquence immédiate une convocation chez la CPE qui s'est marrée et lui a demandé gentiment d'éviter à l'avenir ce genre de plaisanterie. Denis est rentré en classe avec un mot du bureau des surveillants et il nous a expliqué que c'était bien la première fois que le cancer de son papé faisait rire quelqu'un ! Pour en revenir au manoir, le dernier propriétaire est le vieux monsieur dont parlait mon père ce matin. Celui qui est si mal en point. Celui qui ne fera pas de vieux os. Est-ce qu'il a des héritiers ? Personnellement je préférerais renoncer à l'héritage plutôt que de me retrouver en possession de ce manoir certainement hanté ! Je suis sûr qu'il est hanté ! Ou du moins qu'il s'y passe des trucs bizarres ! La nuit il doit y en avoir du remue-ménage avec plein de fantômes qui se baguenaudent à droite et à gauche dans les immenses pièces glacées en

faisant tinter leurs chaînes. Ils doivent aller enquiquiner les squelettes et les rats de la tour. La grille est toujours fermée. Une grande grille noire, robuste, qui doit grincer lugubrement chaque fois qu'on l'ouvre. Une véritable herse de château-fort. Il ne manque que le pont-levis. Heureusement qu'elle est fermée cette grille car le chien noir est souvent planté derrière et examine les passants. Je dis bien « examine ». C'est l'impression qu'il me donne. Ce n'est pas un simple regard de chien un peu curieux, qui s'ennuierait le pauvre entre son vieux maître et son jardin « à la française ». C'est un regard scrutateur. Inquisiteur. On dirait qu'il cherche quelque chose. Et il est là justement, assis sur son train arrière, la langue pendante, légèrement essoufflé. Il doit rentrer de sa promenade. Il est seul. « Tu as couché ton maître ? lui demande Denis ». Le chien le regarde puis détourne les yeux comme s'il trouvait mon copain sans intérêt. Son regard se perd dans le vide. Il ferme à demi les yeux. J'ai un peu pitié de lui. Je dois tenir ça de ma mère et de son amour pour les animaux. Sa vie à lui ne doit pas être marrante tous les jours. Je lui demande « qu'est-ce que tu deviendras quand ton maître ne sera plus là ? ». Il penche légèrement la tête sur le côté droit et me fixe. Cette fois il ne détourne pas les yeux. Fier de cette marque d'attention, je continue sur ma lancée. « Tu as pensé à ton avenir ? ». Denis intervient et annonce « ouais, il a cotisé pour sa retraite ! Et à la Sécu des chiens aussi. Il est prévoyant, ça se voit ! ». Le chien ne prête aucune attention à mon copain. Alors je persévère « tu n'es certainement pas aussi méchant que tu en as l'air ! ». Il rentre sa langue et redresse la tête. Il semble très intéressé par mes

paroles. Denis se tourne vers moi. « Ouais, présente-lui un peu ta main ! Je parie qu'il ne la lèchera pas ! C'est un chien mal léché ! » Et il rigole. Enzo, lui, s'est arrêté derrière moi et ne dit rien. Content de mon petit effet je poursuis mon interrogatoire. « Il est où ton maître ? Tu l'as mis au lit ? Oui ? – Ouais, et il l'a certainement bordé ! Dans un grand lit à baldaquin avec un gros édredon en duvet. Il doit y avoir ça dans ce château ! C'est qu'il doit faire frisquet dans ces grandes pièces ! ». Le chien se désintéresse complètement des interventions de Denis. C'est moi qu'il fixe. C'est moi qui le captive. J'aurais dû me méfier... Je persiste « et toi où tu couches ? Pas sur le gros édredon quand même ? Sur une couverture ? Au pied du lit à baldaquin ? ». Le chien penche maintenant la tête de l'autre côté. Il me regarde dans les yeux. Je commence à m'amuser de cette situation. « Et qu'est-ce que tu manges ? Des croquettes ? Tu aimes ça les croquettes ? Mmm... C'est que c'est bon les croquettes ! ». Le chien redresse les oreilles et bave un peu. C'est normal, il doit aimer les croquettes. Quoi de plus naturel qu'un chien qui aime les croquettes ! J'aurais pu continuer longtemps cette conversation mais Enzo m'interrompt pour déclarer « fais gaffe ! Tu n'as pas remarqué son regard ? Il a des yeux... humains. Ça fout la trouille ! ». Je dévisage le chien et un frisson me parcourt la colonne vertébrale. Il a le chic Enzo pour trouver les mots justes. Et pour foutre la trouille à son copain. Oui, on peut dire que ça fout la trouille ! Je n'ai plus envie de plaisanter. Denis non plus. Il reste immobile ce qui chez lui est un signe de grande fébrilité. Quand Denis ne bouge plus, c'est que quelque chose cloche ! Et quelque chose cloche, ça on peut le dire ! Ces yeux

qui me fixent ne sont pas les yeux d'un chien mais ceux d'un humain. Je ne peux pas expliquer ça mais c'est vrai. J'ai une trouille pas possible ! D'autant plus qu'il n'en faut pas beaucoup pour que j'aie la frousse. D'autant plus que ce chien aux yeux humains continue son examen. D'autant plus qu'Enzo fronce les sourcils d'un air inquiet. Et si Enzo est inquiet c'est qu'il doit trouver la situation inquiétante. C'est pas pour me rassurer. Mais voilà Denis l'inconscient qui se remet à gigoter et qui éclate de rire en affirmant « il est certainement tombé amoureux de toi, Louis. Il ne te quitte pas des yeux. Vise un peu Enzo, Louis a fait une touche ! On sera bientôt de mariage ! Il est vraiment mordu ce clebs ». Et il se remet à rigoler, fier de son jeu de mots. « Il regarde vraiment Louis amoureuxment. C'est certainement parce que tu viens de lui parler gentiment. C'est un chien émotif. Il n'en a pas l'air mais il doit être sensible ». Puis il s'arrête brusquement de parler car il se rend compte que ses paroles ne font rire que lui. Enzo a un visage grave. Moi je tremble comme une feuille. Intérieurement. Quelque chose dans ce regard me perturbe. Je dis « vous ne trouvez pas qu'il est en train de m'étudier ? C'est pas un regard amoureux ça ! Il... m'analyse ! Oui, c'est ça, il m'analyse ». Denis ne rit plus. Il reste bouche bée devant cet animal entièrement immobile qui continue à me disséquer. On dirait qu'il réfléchit avant de prendre une décision. Et c'est sûrement ce qu'il fait. J'en suis convaincu ce qui n'est pas fait pour me rassurer. Denis, lui, avance prudemment « c'est peut-être tes yeux qui l'intriguent. Hein, Enzo, qu'est-ce que tu en penses ? C'est normal qu'un chien normal soit intrigué par les yeux de Louis ». Je sens qu'il essaie

de rendre l'atmosphère plus légère mais ses tentatives tombent lamentablement à l'eau. D'ailleurs on sent bien que lui-même n'est pas convaincu. Enzo hoche la tête et appelle doucement « eh, le chien, regarde un peu par ici ! ». Mais le chien ne regarde pas par ici. Il n'a pas encore pris sa décision et il continue à me fixer. Alors Denis s'énerve et crie presque « le chien tu es sourd ? On t'a dit de regarder par là ». ! Mais le chien ne regarde pas par là. J'en ai les larmes aux yeux. Mes deux copains se mettent à gesticuler pour attirer son attention. Mais ils n'attirent pas son attention. Il n'a pas l'air de prendre ses décisions à la légère ! C'est MOI qui l'intéresse. Et ça ne me plaît pas du tout. Mais alors pas du tout ! J'agrippe la grille des deux mains comme l'avait fait le singe au derrière rouge et je hurle « mais tu vas foutre le camp oui ? ». Mais le chien ne fout pas le camp, il n'a même pas sourcillé. Enzo me dit « viens on se casse ». Alors on se casse. On fait quelques mètres et Denis se retourne. Je lui demande avec appréhension « qu'est-ce qu'il fait ? – Eh bé, il te suit des yeux – Il nous suit des yeux ? – Non, il te suit des yeux ». J'accélère le pas pour m'éloigner de cet animal qui me fout les jetons. Enzo déclare soulagé « ça y est, il se dirige vers le château ». Ouf ! Cet épisode m'a mis dans un état pas possible. Denis avance timidement « ce qu'on peut être bêtes parfois ! – Ouais, répond Enzo, mais cet animal a quelque chose d'anormal. On ne me l'enlèvera pas de l'idée ».

*

* *

Le lendemain matin, même heure, même trajet pour aller rejoindre mes copains et pour prendre le car scolaire. Je les ramasse en passant car c'est moi qui suis le plus éloigné de l'arrêt du bus. Nous sommes presque arrivés quand nous croisons le chien noir accompagné de son vieux maître qui le tient en laisse. C'est la première fois que ça arrive. Denis qui a retrouvé sa bonne humeur me donne un coup de coude et me dit « vise un peu ton amoureux ! Je suis sûr qu'il a forcé son maître à passer par là pour pouvoir te rencontrer ! ». Enzo, lui, reste muet. Et subitement le chien s'est arrêté et s'est assis sur le trottoir. Son maître, docilement, s'est arrêté à côté de lui. Et le voilà qui recommence à m'analyser. Son regard est de plus en plus humain. On dirait qu'il fronce les sourcils. Je me dis « mon petit Louis tu deviens marteau, un chien ne peut pas froncer les sourcils ! ». Vous croyez, vous, qu'un chien est capable de froncer les sourcils ? Mon cœur bat à cent à l'heure. J'ai les jambes en coton. Si ça continue je vais être obligé de m'asseoir sur le trottoir à côté de cet animal diabolique. Oui, j'ai bien dit diabolique. Enzo dit poliment « bonjour monsieur ». Le monsieur en question tourne les yeux vers nous. On sursaute presque. Il a un regard entièrement vide. Pas aveugle. Vide. Sans aucune expression. Le vieux monsieur vit mais son regard est mort. « Bonjour les garçons ». Sa voix est normale. Un peu hésitante mais normale pour un homme de cet âge-là. Enzo commence son interrogatoire. « Il s'appelle comment votre chien ? – Cerbère. – Comme le gardien des Enfers ? ». Le vieux monsieur frissonne. Mais son regard continue à être vide. « Oui, c'est bien ça, comme le gardien des Enfers. Et il les garde bien ! ». Le chien gronde

sourdement comme pour avertir son maître qu'il est en train d'en dire trop. « Il a quel âge votre chien ? – Ce chien-là n'a pas d'âge ». Regrognements du chien. Yeux toujours vides du maître. « Vous voulez dire que vous ne connaissez pas l'âge de votre chien ? – Je veux dire que ce chien-là n'a pas d'âge. Tout simplement. – Comment c'est possible ? Vous... ». Mais le chien se lève et se met à tirer son maître. Car ce n'est pas le maître qui tient le chien en laisse mais c'est bel et bien le contraire. Avant de partir le vieux monsieur tourne son regard vers moi et je sens qu'il veut me dire quelque chose, m'avertir d'un danger peut-être, mais le chien le regarde en retroussant ses babines et il poursuit son chemin à regret. Il marche très difficilement. Est-ce la vieillesse ? Est-ce autre chose ? Enzo déclare en montant dans le car « ce chien n'est pas normal, ça c'est sûr, mais son maître non plus. Il paraît hypnotisé ». Puis il ne dit plus rien. Il est pensif. Moi non plus je ne dis rien. J'ai une trouille pas possible !

*

* *

Le lendemain c'est samedi. Pas d'école. Je me lève tard. J'ai très mal dormi. A cause du chien et du vieux monsieur. Comme je rentre dans la cuisine le téléphone sonne. Chez nous le téléphone est dans la cuisine. C'est plus pratique d'après ma mère. Elle décroche. « Oui ? ». Maman ne dit jamais « allo » mais « oui ? ». « Ah bonjour Enzo ! Oui il est réveillé, il n'y a pas longtemps d'ailleurs ». Je sens comme un reproche dans sa voix. « Je te le passe ! ». Je bâille, je n'arrive pas à émerger. Zaza n'est pas

dans la pièce, c'est pas plus mal. Elle est dehors, elle fait le tour du jardin à vélo en hurlant « attention devant, voilà Anquetil qui arrive ». Quand elle fait du vélo elle se prend toujours pour Anquetil. Un jour je lui ai conseillé d'en choisir au moins un de vivant, elle n'a rien voulu savoir, c'est Anquetil et pas un autre ! Je prends le téléphone et déclare « salut Enzo ! Ça va de bon matin ? – Tu appelles ça bon matin toi ? Il est dix heures ! Regarde un peu par la fenêtre, ça va te réveiller ! – Quoi ? Que je regarde par la fenêtre ? Attends, j'y vais ». Je dépose le téléphone sur la table car ce n'est pas un sans fil. Mes parents n'ont pas encore cédé au modernisme. Pas de sans fil, pas de portable. Bientôt un ordinateur pour me faire plaisir. J'écarte les rideaux et mon cœur s'arrête brusquement de battre. Je ressens comme un grand vide dans ma poitrine. ILS sont là ! TOUS LES DEUX ! Le vieux monsieur regarde dans le vide mais Cerbère a les yeux fixés sur la fenêtre et je comprends qu'il m'a vu. Je recule d'un pas, en vitesse. Je retourne au téléphone et je demande tout bas car ma mère est toujours dans la cuisine « mais qu'est-ce qu'il me veut ? Tu le sais toi ce qu'il me veut ? ». Et je raccroche car je sens que je vais me mettre à hurler ! Et à pleurer aussi ! Mon père est dehors en train de ranger quelque chose dans le coffre de la voiture. Anquetil fait un nouveau tour du jardin en appuyant sur les pédales comme si sa vie en dépendait. Le chien ne détourne même pas le regard. Il continue à fixer la fenêtre. Je comprends que mon père essaye de parler avec le vieux monsieur mais le vieux monsieur paraît absent sur toute la ligne. Il reste immobile, le regard perdu dans le vide. De là je ne peux pas voir leurs yeux à tous les deux mais je devine à quoi ils

ressemblent. Le maître est planté sur le trottoir, le chien est assis gentiment à côté de lui et ils attendent. Ils attendent quoi ? Et puis voilà Cerbère qui se décide à se lever, qui s'étire lentement et qui traîne le vieux monsieur derrière lui. Ils se dirigent vers le manoir ! Quoi de plus naturel ? Mais moi je sais que ce n'est pas naturel du tout ! Mon père rentre suivi d'Anquetil qui a terminé son entraînement et qui crie « j'ai soif ! J'ai soif ! A boire par pitié ! ». Mon père se lave les mains en disant « ce pauvre homme doit nous faire un début d'Alzheimer. Sans son chien il ne retrouverait même pas le chemin du manoir ». Ma mère répète « pauvre homme, c'est dur de vieillir, surtout quand on est seul ! ». Ma sœur répète « j'ai soif, j'ai soif » et moi je lui conseille « sers toi, ne te gêne pas ! Il y a de l'eau au robinet ! – Je veux de l'eau qui pique ! Je veux de l'eau qui pique ! L'eau du robinet, elle sent la Javel ! Elle pue la Javel ! Je veux... ». Sur ce, le téléphone se remet à sonner. J'allais péter un plomb ! J'étais prêt à lui faire boire de force le flacon d'eau de Javel ! Je me précipite en affirmant « c'est pour moi, c'est Enzo, on a été coupés. Il faudrait que vous vous décidiez à acheter un appareil moins archaïque ! ». Oui, c'est bien lui. « Je les vois, ils repassent devant chez moi. Ils ont l'air pressé. Comment ce chien a-t-il pu avoir ton adresse ? ». Vous remarquez qu'il dit ce chien ? « Je ne sais pas. J'en suis malade ! – Il doit faire une fixation sur toi – Pour me fixer, il m'a fixé ! Et pendant cinq bonnes minutes ! Et puis il est parti, on aurait dit qu'il avait pris une décision. – Allez va, ne te fais pas de bile. Il doit y avoir une explication à tout ça ! ». Parle pour toi Enzo ! Le samedi passe. Le dimanche aussi. Pas de chien et de vieux monsieur.